

Silvia Montiglio, *From Villain to Hero. Odysseus in Ancient Thought*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 2011: 228 pages y compris les notes, la bibliographie et les index.

ISBN 978-0-472-11774-1

Compte rendu par Françoise Létoublon, ERGA/Translatio

Je ne crois pas exagéré de dire qu'il n'y a eu aucun travail de pareille ampleur depuis le fameux ouvrage de Stanford, d'ailleurs réédité par la même maison d'édition<sup>1</sup>. À la suite de son ouvrage sur le voyage et l'errance dans la pensée grecque (*Wandering in Greek Culture*, Chicago, 2005), l'objet de la recherche de Silvia Montiglio est ici le personnage d'Ulysse, si ambigu dans la pensée des Anciens, tant latins que grecs, qu'elle a pu indiquer en titre l'ensemble du "spectre" des interprétations qui en ont été données dans les textes: *From Villain to Hero*, cela signifie bien sûr tout d'abord que dans l'*Odyssee* même, Ulysse apparaît sous diverses formes et divers degrés de l'échelle sociale, du vilain ou du mendiant au héros dirait-on en français, mais aussi que cette diversité d'apparences se retrouve dans les divers échos que l'on retrouve au cours des siècles en littérature et en philosophie, car l'auteur dispose de toutes ces compétences.

L'ouvrage s'organise, après une introduction très précise, en cinq chapitres suivis d'un épilogue. L'orateur Antisthène est au cœur du premier chapitre: ce disciple de Socrate fait parler Ulysse de manière socratique, en lui attribuant des qualités non épiques, comme l'indifférence à la gloire et en transformant sa nostalgie en une quête philosophique.

Le chapitre 2 porte sur l'Ulysse de Platon, avec un joli sous-titre signifiant "un soldat de l'âme". Alors qu'Antisthène apprécie sa versatilité et son astuce, Platon valorise en Ulysse sa résistance, sa solidité ou sa force d'âme (*καρτερία*) plutôt que sa *πολυτροπία* et sa *μῆτις*. Ce chapitre est complété par une note sur Aristote, qui ne choisit nullement Ulysse comme modèle de sa *μεγαλοψυχία*, mais ne prise guère en lui que son sens de l'intérêt personnel.

Le chapitre 3 s'attache à l'Ulysse des philosophes cyniques et stoïciens: selon Diogène Laërce, Diogène était un fervent admirateur d'Ulysse. Quant aux Stoïciens, les témoignages ne sont pas antérieurs à l'époque romaine, en particulier Cicéron. Le thème essentiel des Cyniques, apprécié aussi des Stoïciens, est celui du mendiant, du héros en haillons, même si le héros se travestit ainsi sur l'ordre des dieux et avec l'aide d'Athéna davantage que dans la perspective du bien. Plus généralement, il semble que les Cyniques aient apprécié en Ulysse l'acteur de rôles multiples, parmi lesquels celui de mendiant, sur la scène de la vie. En assimilant Ulysse à Diogène, Dion Chrysostome et Maxime de Tyr montrent qu'un roi se cache sous les dehors misérables du mendiant, et les deux courants de pensée s'accordent aussi pour montrer Ulysse comme un athlète de la vertu, illustrant le dicton qui dit que la vertu tire des malheurs une instruction, citant *Od.* 20.18 "Patience, mon cœur". La nostalgie d'Ulysse touchait les Stoïciens d'Épictète à Sénèque, mais sa soif de connaissance, représentée dans l'épisode des Sirènes surtout, était pour eux plus problématique, et sa visite aux Enfers a parfois été interprétée par eux comme l'emblème d'une quête philosophique tout à fait vaine.

Consacré au courant épicurien et à son environnement, le chapitre 4 porte un joli titre: "King, Friend, and Flatterer", soit, "roi, ami et flatteur". S'appuyant sur des remarques parallèles du Ps. Héraclite et d'Athénée qui voient en Ulysse la figure du parasite et la tyrannie du ventre, on fait à travers lui la satire des Épicuriens, cible favorite aussi de Lucien. Il n'est pourtant pas exact que le

<sup>1</sup> William B. Stanford, *The Ulysses Theme: A Study in the Adaptability of a Traditional Hero*, Oxford, 1954, second edition, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1968.

courant épicurien ait admiré le goût d'Ulysse pour les banquets et la bonne chère: chez Philodème figure un éloge d'Ulysse comme bon roi, qui apporte à son peuple la paix et le bien-être, en citant l'éloge que fait Ulysse travesti de la bonne gestion d'Ithaque par Pénélope (*Od.* 19.111-112). Il est important que Philodème ait choisi Ulysse parmi les rois homériques parce que c'est un *primus inter pares* plutôt qu'un roi véritable. C'est cette image que Virgile, contemporain de Philodème, paraît avoir retenue, en pensant peut-être avant tout à l'Ulysse d'*Iliade* 2 qui met fin par la parole aux querelles de la multitude. L'éloge de soi que fait Ulysse dans ses récits ne choque ni Philodème ni Plutarque qui admirent sa *μητις* et même sa *σωφροσύνη*, en opposition avec l'opinion des Stoïciens sur ce point. Sans ami véritable, Ulysse est vu comme un solitaire, guidant les autres au gouvernail du navire plutôt qu'assis avec eux aux bancs de rames. Cicéron adopta le modèle de la flexibilité d'Ulysse pour se défendre d'avoir accepté le pardon de César, en contraste avec l'inflexibilité d'Ajax imitée par Caton. L'ambiguïté d'Ulysse apparaît dans la *Flatterie* de Philodème et chez Maxime de Tyr: l'ami et habile orateur peut devenir un parasite et un flatteur (*κόλαξ*). La satire d'Ulysse par Horace (voir la citation d'*Od.* 20.18 dans le chapitre précédent) implique la popularité à l'époque d'Auguste de l'idéalisation cynique et stoïcienne de ce paradigme de vertu (p. 120-121). Chez Plutarque, malgré son désir de promouvoir un modèle du parfait ami, le dénigrement du flatteur semble sourdre sous la pression du lieu commun.

Le chapitre 5, intitulé "Entre la contemplation et l'action", traite des mêmes auteurs philosophes que les chapitres précédents dans une très belle synthèse, partant de l'appellation d'Ulysse comme "philosophe". Dans l'éloge ou le dénigrement, une forte tendance se manifeste à identifier Ulysse et Homère, depuis Hésiode et Pindare jusqu'à Ovide, Sénèque, Dion Chrysostome, Ps. Héraclite, Maxime de Tyr ou l'oracle pythique rendu à l'empereur Hadrien suivant la légende. Des effets comiques sont produits dans les romans par l'imitation d'Homère (Chariton, Apulée, Héliodore p. 126-128). La célèbre admonestation d'Ulysse à son propre cœur citée dans les chapitres précédents est reprise comiquement chez Pétrone par un personnage qui s'adresse à son sexe récalcitrant. C'est Plutarque qui joue le rôle le plus important dans la diffusion d'un Ulysse idéalisé : les attaques de Gryllos dans son *Que les bêtes ont l'usage de la raison* sont contrebalancées par de nombreux éloges dans les *Moralia*: ami modèle, pédagogue, chef, il est doué de tact, de savoir faire et de franchise, incarnation du "Connais-toi toi-même" delphique, modèle de maîtrise de soi et capable de dominer ses désirs et passions y compris sa curiosité. Plutarque montre qu'Ulysse est le sage (*φρόνιμος*) digne mari de la sage Pénélope. Il illustre la maîtrise de soi en rapprochant la scène dans laquelle il fait face aux pleurs de Pénélope de celle où il exhorte son propre cœur à la patience (p. 130). Le statut d'Ulysse comme modèle du sage vient pour plusieurs des courants philosophiques étudiés du caractère pratique de sa sagesse. L'épisode des Sirènes joue le rôle de pierre de touche: dans le *Phèdre* de Platon, il faut les longer sans se laisser séduire, dans le *Banquet*, Alcibiade aurait dû s'appliquer à l'écoute du "chant" de Socrate au lieu de lui résister, et dans cette lignée, Cicéron en fait dans le *De finibus* l'appel de la sagesse, comme Dante le fera. Dans la position stoïcienne, les Sirènes représentent la tentation du plaisir plutôt que celle de la connaissance, et le sage devrait imiter Ulysse, sans même avoir besoin de se faire attacher au mât (dans le *Nigrinus* de Lucien, p. 136). L'enjeu pour les Stoïciens se situe dans l'opposition entre soif de connaissances et action, comme l'expliquent Eustathe, et, dix siècles plus tôt, Maxime de Tyr. Encore plus que les Sirènes, les épreuves de la mer sont pour plusieurs auteurs (Platon, Parménide, Maxime de Tyr encore) le meilleur critère de la force d'âme d'Ulysse et le voile que lui donne Leucothea devient dans le Néo-platonisme un symbole de la lutte entre corps et âme. Un intéressant épilogue s'ajoute à l'ouvrage, portant sur la vertu et la soif de connaissance d'Ulysse dans la Renaissance: la comparaison avec le livre de Marc Bizer sur le rôle d'Homère dans la lutte pour le pouvoir dans la Renaissance française<sup>2</sup>, publié la même année, me semble très intéressante.

Il faut faire l'éloge, tout au long du livre de Silvia Montiglio, de la fermeté avec laquelle elle tient le

<sup>2</sup> Marc Bizer, *Homer and the Politics*, Oxford, OUP, 2011 (Classical Presences).

gouvernail, sans se laisser jamais submerger par la vague. La qualité de l'analyse, malgré la difficulté de la position philosophique adoptée, est constante, mais on est particulièrement impressionné par le feu d'artifice du chapitre 5 dans lequel les fils tirés patiemment dans les chapitres précédents paraissent se rejoindre subtilement.